

## **PREMIERE PARTIE : REFLEXIONS A PROPOS de la REVOLTE DE MAI**

### **I**

Seul l'avenir du mouvement ouvrier décidera du sort du mouvement de Mai 1968. Ce que celui-ci fut ne sera révélé qu'au moment où le dernier mot sera dit sur le socialisme. Chercher la signification objective des journées de Mai est une entreprise vaine et trahit chez ceux qui s'y livrent une curiosité contemplative sans la moindre prise sur la réalité. Mais nous pouvons tenter dès maintenant de donner un sens à ce qui fut, puisque nous savons ce que l'avenir devrait être. Le secret de la nécessité historique nous échappe. Seul le passé fut nécessaire, mais sa nécessité n'engage pas l'avenir de manière absolue. Le socialisme ne sera une nécessité historique que lorsque l'histoire en aura permis la réalisation. Le socialisme tel que nous l'imaginons - imaginer le socialisme étant pour nous une tâche permanente - relève du domaine du possible et du subjectif ; il est avant tout affaire de conscience et n'est qu'en second lieu affaire de science. Le passé appartient à la science, l'avenir à la conscience. Il ne suffit pas de savoir beaucoup pour aller vers le socialisme, mais on n'y parviendra pas sans l'avoir préalablement et consciemment imaginé et voulu. Le socialisme, c'est l'Utopie en tant que projet créateur fait de science et d'idéal, de savoir et de vouloir.

Tel est le sens que nous donnons au mouvement que nous venons de vivre. Nous le dégageons autant de l'attitude des étudiants et des ouvriers que des manifestations littéraires auxquelles la première a donné lieu. Le pavé et la phrase ont le sens que nous leur donnons, et ce sens ne sera vrai que lorsque la révolution sera faite. Nous choisissons le sens du mouvement comme nous choisissons la révolution. La vérité de ce choix n'est qu'un postulat aussi longtemps que la démonstration n'en est pas fournie par l'histoire.

### **II**

La débauche de littérature provoquée par les événements de Mai a-t-elle aidé les travailleurs et les étudiants en révolte à mieux comprendre le sens de leur lutte ? On peut en douter. Outre qu'on a vu proliférer la phraséologie sectaire des jeunes politiquement engagés, donc peu enclins à repenser la situation à partir d'une expérience nouvelle, on a pu lire de savantes analyses dont les auteurs, sans même s'interroger sur leur propre rôle dans le devenir de la société visée par la « contestation », n'ont pas attendu que les événements se décantent pour ratiociner et vaticiner à qui mieux mieux. Les analogies et les évocations historiques les plus invraisemblables ont tenu lieu de réflexion sur le désarroi des esprits et l'impuissance des gestes d'une part, et sur le projet fondamental d'autre part. Car si l'aujourd'hui ressemble à l'hier, c'est surtout parce que passé et présent se relie par la même défaite. La vénération de l'échec a pris la forme d'un culte; l'héroïsme ouvrier paraît d'autant plus glorieux qu'il aboutit au triomphe de l'ennemi. Rien de plus masochiste que l'historiographie du mouvement ouvrier. Ainsi, la plus grande défaite subie par le prolétariat moderne est considérée universellement - et souvent par les victimes elles-mêmes - comme la plus grande victoire : la révolution russe de 1917 passe pour être « prolétarienne » et « socialiste », quand elle n'a fait que permettre la création d'un prolétariat moderne dans un Etat dont toutes les institutions expriment la négation du socialisme quel qu'il soit, utopique ou scientifique<sup>1</sup>. A cet égard, on peut affirmer que

l'ignorance et l'inconscience de l'intelligentsia de gauche égalent sa mauvaise foi. Il n'y a pas de pire ennemi du prolétariat et du socialisme que l'intellectuel de gauche qui accepte de se faire complice de la plus grande mystification du siècle : le socialisme soviétique.

### III

La convergence des mouvements étudiant et ouvrier renferme le secret des luttes révolutionnaires à venir ; en même temps, elle préfigure la tendance essentielle de la future transformation sociale.

Liée à une finalité révolutionnaire, la grève générale devient l'arme suprême du prolétariat moderne ; elle révèle la puissance réelle des producteurs qui, à tout instant, peuvent arrêter, voire anéantir, l'appareil de production qui les domine et les opprime. L'occupation des lieux de travail symbolise le futur mode d'appropriation des biens productifs pour le compte de la société. En France, théorie et pratique de la grève générale ont trouvé avant la Première Guerre mondiale un terrain favorable dans le syndicalisme révolutionnaire qui est la plus belle leçon de choses que le mouvement ouvrier international ait pu se donner en matière d'*auto-émancipation*<sup>2</sup>.

La Nouvelle Utopie sera faite de théorie et d'imagination, de calcul et d'invention, d'ancien et de nouveau; elle ne s'attachera à aucune autorité, à aucun nom, à nul génie autre que celui des masses anonymes qui, en inspirant les penseurs de la révolution, leur ont permis de dire et de peindre leurs rêves.

En Mai 1968, des étudiants ont, par leurs gestes de contestation totale - bien que peu efficace en dernier ressort - communiqué à des ouvriers cet esprit de refus qui est la première condition de la lutte révolutionnaire. La révolte étudiante - qui a mis le désarroi dans les cerveaux des penseurs professionnels à l'affût de modèles historiques - n'avait rien de comparable à un événement tel que la Commune de 1871. Il n'y a pas eu et il ne pouvait y avoir de « Commune étudiante », mais la nostalgie du passé glorieux a suffi pour plonger certains esprits dans la mythologie révolutionnaire. La simultanéité de l'action déclenchée dans les universités et dans les usines est en elle-même pleine d'enseignement ; elle a révélé que le mouvement ouvrier n'a de vérité qu'en tant que fait total, matériel et spirituel à la fois : le pavé dans la main de l'étudiant figurait, plus qu'il n'exprimait, la négation de l'ordre établi, alors que l'occupation de l'usine et du bureau concrétisait, ne fût-ce que temporairement, l'expropriation de la classe possédante et le défi à l'autorité patronale et au pouvoir étatique. Ce que les travailleurs ont fait, les étudiants l'ont pensé ; émanant de deux mouvements séparés, action et idée allaient de pair pour aboutir, en fin de compte, à l'échec. Et cela d'autant plus fatalement que la finalité révolutionnaire, instinctivement ressentie par l'ouvrier, ne se présentait dans la conscience des étudiants que confusément et contradictoirement : le marxisme - surtout sous son travestissement léniniste - fut, dans les journées de Mai, ce facteur idéologique qui a stérilisé plutôt que fécondé la prise de conscience révolutionnaire chez les ouvriers et les étudiants.

Bien que surtout négative, la leçon de Mai est d'une importance capitale pour l'avenir du mouvement : le socialisme de conseils se réalisera comme utopie ou ne se réalisera pas. La Nouvelle Utopie, pensée par l'étudiant, doit, pour devenir réalité, entrer dans la conscience et l'imagination du travailleur.

## IV

Les chances du socialisme de conseils sont liées à la prise de conscience, par les travailleurs, non pas d'une quelconque théorie sociale (marxiste ou non), mais d'un système de valeurs, disons d'une éthique. Les étudiants en révolte n'adhèrent pas tous à une doctrine et ceux qui se réclament du marxisme sont divisés en plusieurs tendances qui ne cessent de se combattre. Et pourtant, les récents événements ont montré qu'une attitude commune pouvait être adoptée par des étudiants et des travailleurs politiquement divisés, mais solidaires dans la négation et le refus d'un ordre social considéré et ressenti comme néfaste. La morale bourgeoise érige l'aliénation de l'homme en norme universelle ; la morale dite communiste rivalise avec la morale bourgeoise dans le respect de ces mêmes valeurs que bourgeois et communistes s'accusent réciproquement de « trahir ». Et le monde périt sous la menace que cette surenchère lui fait courir. L'homme est sacrifié à l'« humanisme » bourgeois et communiste. Les deux morales ne diffèrent que par le degré d'hypocrisie et d'imposture que chacune d'elles manifeste dans ses proclamations de vertu et d'humanité.

Voilà contre quoi était dirigée la révolte étudiante, donnant ainsi son plein sens à la grève, virtuellement insurrectionnelle, des travailleurs. Instinct et spontanéité ont prédominé dans les deux camps, et pourtant c'est un même appel fondamental que graffitis, affiches, dessins traduisaient en clair, annonçant le règne de la Nouvelle Utopie. L'immense force critique, longtemps contenue ou étouffée, du socialisme, de l'anarchie et du syndicalisme révolutionnaire venait d'exploser: se propageant à tous les cerveaux, ce fut d'emblée un feu d'artifice d'idées subversives qui faisaient irruption dans la presse et dans les tracts, pour dégénérer finalement en littérature.

Il est possible que le combat reprenne, en France et ailleurs, à l'Est comme à l'Ouest. Mais pour que les luttes futures deviennent autre chose que matière à littérature, qu'un nouveau chapitre dans l'histoire des défaites glorieuses de la classe ouvrière, il faudrait moins s'interroger sur les causes de ces échecs permanents que s'efforcer de définir les objectifs à atteindre et les moyens à employer ; bref, il convient d'imaginer la Nouvelle Utopie.

## V

On peut concevoir, dans une première étape, la constitution d'un mouvement international pour le socialisme de conseils qui se fixerait pour tâche initiale de proclamer sa charte de valeurs. Ce mouvement pourrait se constituer ouvertement dans les pays de démocratie « formelle » - où les libertés d'expression et d'association sont respectées autant que la liberté d'exploiter la force de travail - et secrètement dans les pays décrétés socialistes par la grâce du pouvoir étatique - où la libre critique, garantie par la constitution, peut conduire et conduit souvent à la perte de la liberté physique, du droit de l'*habeas corpus*. Car, comble de la mystification, on en est venu tout naturellement à dénoncer l'asservissement de l'homme par le capital, en régime bourgeois, alors qu'on accepte, sans la moindre critique, la totale soumission de l'homme au pouvoir d'Etat dans les pays où ce n'est plus le capital privé qui est le maître. Le nouveau mouvement aura à affronter ce dilemme : ou bien constater que la division du monde en pays capitalistes et en pays socialistes est un piètre mythe systématiquement entretenu par les deux systèmes d'exploitation et de domination ; il lui faudra alors imaginer, à partir de cette constatation, la Nouvelle Utopie ; ou bien accepter cette fausse division qui conduit à

l'acceptation d'une guerre de destruction totale, donc oblige à s'abandonner à la fatalité. Mieux vaut considérer que tout reste encore à construire que voir le socialisme là où il n'existe pas.

## VI

La charte de valeurs du socialisme de conseils sera critique et éthique. En tant que critique des modes actuels de domination sociale, elle sera la condamnation de tous les régimes établis, qu'ils soient libéraux ou totalitaires, capitalistes ou pseudo-socialistes. En tant qu'éthique, elle se constituera héritière du patrimoine spirituel légué par les penseurs socialistes de tous les temps et de tous les lieux. Qu'ils soient utopiques ou scientifiques. La pensée du socialisme n'est d'ailleurs nullement l'apanage de ceux qui s'en sont réclamés et qui, aujourd'hui, prétendent y adhérer. Elle est antérieure aux écoles et aux professions de foi ouvertement proclamées socialistes. Elle est présente, implicitement ou explicitement, dans toutes les écoles de sagesse depuis l'antiquité gréco-latine et orientale, elle survit dans les hérésies religieuses du Moyen Age et des Temps Modernes, elle prend une forme concrète dans les imaginations des utopistes; et quant aux écrits des socialistes dits « scientifiques » - à commencer par les « pères fondateurs » - ils baignent dans un esprit d'éthique égalitaire, elle aussi bien antérieure à sa traduction en termes de théorie<sup>3</sup>. On cherchera vainement une vision plus utopique, donc plus éthique, d'une société communiste que celle qu'énonce la charte la plus célèbre du socialisme dit scientifique : « L'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses conflits de classes, fait place à une association où le libre épanouissement de chacun est la condition du libre épanouissement de tous ». (*Le Manifeste communiste*)

## VII

Le mouvement des conseils ouvriers doit se préparer dans les esprits avant de s'extérioriser dans les actions révolutionnaires dont la plus décisive sera la grève insurrectionnelle et gestionnaire, conçue comme la suprême violence du fait même qu'elle désarmera l'ennemi de classe et le réduira à l'impuissance. Toute la stratégie de la non-violence trouve dans cette grève son expression triomphante. Ainsi pourra se réaliser l'impératif que Georges Sorel a défini comme la nécessité de « conserver à la révolution son caractère de transformation absolue et irréformable » qui donne au socialisme « sa haute valeur éducative » (*Réflexions sur la violence*, p. 238). La préparation des esprits est partie intégrante de l'action révolutionnaire. En se constituant en conseils, les travailleurs entrent dans la première phase d'une action qui en comporte plusieurs, avant et après le déclenchement de la grève générale insurrectionnelle, l'étape décisive étant celle du passage à l'exécution du plan gestionnaire. Ce que les syndicats et les partis ouvriers n'ont pu réaliser, les conseils ouvriers en font leur tâche essentielle : être les écoles du socialisme d'abord, et les organes de gestion de l'économie socialiste ensuite<sup>4</sup>.

La constitution de conseils ouvriers en tant qu'écoles du socialisme et embryons du futur pouvoir ouvrier inaugure le processus révolutionnaire ; elle est la meilleure garantie de la réussite d'un mouvement qui sera celui de la « classe la plus nombreuse et la plus misérable », celle des producteurs aliénés conscients de leur aliénation et se donnant pour mission de réaliser leur propre émancipation et d'œuvrer à la libération de l'humanité. Aucune avant-garde, aucun état-major, aucune élite, quelque immense que soit le génie politique des chefs qui les guident, ne peuvent se substituer à la classe ouvrière tout entière dans l'accomplissement de cette tâche émancipatrice. Les anciennes structures du mouvement ouvrier étaient à l'image de

la société bourgeoise. Les syndicats et les partis ouvriers, tout en affichant publiquement une finalité révolutionnaire, étaient, par leur nature même, liés aux institutions de la société qu'ils visaient à transformer. Pris à leur propre jeu, ils ont fini par assurer la continuité du système social qu'ils prétendaient abattre. Du point de vue moral, leurs modes d'action ne pouvaient apparaître autrement qu'en tant que « trahison » permanente ; mais si l'apparence montre l'« immoralité » des syndicats et des partis ouvriers, l'analyse sociologique du mécanisme du système nous oblige à reconnaître le caractère fatal de cette trahison et de cette immoralité. En fait, partis et syndicats exprimaient la volonté d'une classe non révolutionnaire, toujours disposée à marchander sa force de travail et sa liberté au meilleur prix. Selon les circonstances, ce marchandage pouvait rapporter plus ou moins d'avantages immédiats aux combattants, mais l'enjeu du combat ne mettait pas en péril l'existence de la classe exploiteuse et de l'Etat.

Ce que les organisations classiques de la classe ouvrière ne pouvaient réaliser dans le passé et ne parviendront sans doute pas à réaliser dans l'avenir, le nouveau mouvement a les meilleures chances de l'accomplir : il est, pour parler comme Rosa Luxemburg (qui pensait alors aux partis ouvriers), le mouvement même de la classe ouvrière. En se constituant en conseils, les travailleurs prennent eux-mêmes en main leur destin et entreprennent cette initiative historique dont le *Manifeste communiste* fait la condition de leur triomphe.

## VIII

Les conseils ouvriers sont la forme d'organisation qui est la plus apte à favoriser, dans les conditions de vie de la société de masse, les actions d'auto-émancipation dont dépend la réussite du mouvement. Rassemblement d'individus conscients d'eux-mêmes et convaincus de la finalité révolutionnaire de leur lutte, le conseil est à la fois but et moyen, par contraste avec le syndicat et le parti qui manœuvrent la masse anonyme de leurs adhérents pour la faire servir à des fins étrangères, voire opposées, à la classe qu'ils sont censés représenter. Par ses dimensions réduites, le conseil peut échapper à l'anonymat et à l'aliénation de son pouvoir. L'individu peut y rester lui-même, et s'il se modifie, c'est sous l'influence directe de ceux qu'il côtoie et qu'il modifie à son tour. L'éducation de soi y est inséparable de l'éducation commune, chaque membre apportant au conseil - qui est un microcosme de réflexion et de création - ses dons individuels et sa générosité, si bien que chacun s'enrichit en se dépensant : avant de devenir la cellule constitutive de la nouvelle société, le conseil la préfigure dans le comportement de ses membres.

Cette anticipation ne paraîtra chimérique qu'à ceux qui ignorent l'histoire des actes et des gestes d'auto-émancipation, moins visibles et moins saisissables que les hauts faits, bruyamment rapportés, de l'épopée ouvrière jalonnant le mouvement ouvrier depuis ses débuts jusqu'à ces dernières années. L'histoire de ces manifestations du mouvement ouvrier, pour être encore peu connue, n'en offre pas moins une grande richesse d'éléments constitutifs pour imaginer et bâtir la Nouvelle Utopie qu'appelle un monde agonisant. La crise universelle dont nous sommes aujourd'hui les témoins et les victimes fait apparaître le retour à l'Utopie comme la seule issue rationnelle qui reste à une humanité menacée de disparition. Le prétendu réalisme des hommes qui gouvernent l'humanité n'est que l'expression démente de cette agonie et de cette menace. Les hommes d'Etat, quelle que soit leur « grandeur », sont, par leur état d'esprit, contemporains des troglodytes. A l'Est comme à l'Ouest règne la même démente ; seuls en varient le degré et la forme.

C'est contre ce règne universel de la stupidité démentielle que se sont élevés, en France et ailleurs, étudiants et ouvriers : ils n'en étaient pas toujours conscients, mais telle fut la signification profonde de leur geste, et c'est ce sens caché de leur action qui transforme l'échec



en réussite. D'autres qu'eux l'ont mieux compris et, parmi ceux-là, les soutiens du régime ont dû jeter le masque. Ils eurent soudain la vision de la fin du monde, du monde qui était le leur. Ils savent que désormais la voie est tracée pour la révolution qui se cherchait ; ils savent que l'enjeu est total. Ils se préparent à une existence de troglodytes, en harmonie avec leur conscience. S'ils échouent, la révolution les aura sauvés malgré eux. Car désormais la finalité révolutionnaire coïncide avec la finalité biologique tout court, et la révolution est devenue l'impératif catégorique pour tout homme qui veut survivre et éviter de sombrer dans une existence pré-humaine.

## IX

Si l'on s'obstine à prêter au mot « utopie » le sens d'irréel et d'irréalisable, les projets de réformes que proposent les classes dirigeantes et les maîtres politiques du monde contemporain sont plus utopiques, donc plus irréels et plus irréalisables que les modèles de société imaginés depuis Platon jusqu'à Wells. Tous ces penseurs ont senti et prévu le cours catastrophique d'un développement historique livré à l'instinct de domination de classes possédantes et d'individus tarés prêts à sacrifier le salut de l'espèce à leur soif de puissance. Karl Marx, qui eut le génie d'exprimer la vision la plus utopique en termes de science, a évoqué un jour, devant des prolétaires anglais, la menace qu'une humanité parvenue au faite de ses inventions techniques devra affronter. Son discours s'adressait donc à nous, qui avons survécu à deux guerres mondiales, au nazisme, au fascisme et au stalinisme, et qui voyons se préparer dans des préludes sanglants un affrontement sans doute fatal entre deux mondes qui sont de même essence, puisque les systèmes politiques qui les gouvernent représentent, en des travestissements différents, le même dédain absolu de l'homme de masse, de l'individu moyen soumis aux propagandes politiques, philosophiques et religieuses les plus trompeuses. Que Marx ait choisi un auditoire d'ouvriers pour tenir les propos apocalyptiques qu'on va lire ne surprendra que ceux qui, marxistes ou non, n'ont jamais compris que, par la bouche de l'auteur du *Capital*, s'exprime tout autant le message spirituel, donc absolu, du mouvement ouvrier et du socialisme que la vérité scientifique, donc relative, d'un penseur de génie :

« Il y a un fait éclatant qui caractérise notre siècle, fait qu'aucun parti politique n'oserait contester. D'un côté nous avons vu naître des forces industrielles et scientifiques qu'on n'aurait pu imaginer à aucune époque antérieure de l'histoire humaine. De l'autre côté on aperçoit les symptômes d'une catastrophe telle qu'elle éclipsera même les horreurs fameuses de la fin de l'empire romain.

De nos jours, toute chose paraît grosse de son contraire. La machine possède le merveilleux pouvoir d'abrégéer le travail et de le rendre plus productif; nous la voyons qui affame et surmène les travailleurs. Par l'effet de quelque étrange maléfice du destin, les nouvelles sources de richesse se transforment en sources de détresse. Les victoires de la technique semblent être obtenues au prix de la déchéance morale. A mesure que l'humanité se rend maîtresse de la nature, l'homme semble devenir esclave de ses semblables ou de sa propre infamie. On dirait que même la pure lumière de la science a besoin, pour resplendir, des ténèbres de l'ignorance et que toutes nos inventions et tous nos progrès n'ont qu'un seul but: doter de vie et d'intelligence les forces matérielles et ravaléer la vie humaine à une force matérielle. Ce contraste de l'industrie et de la science moderne d'une part, de la misère et de la dissolution modernes d'autre part ; cet antagonisme entre les forces productives et les relations sociales de notre époque

est un fait d'une évidence écrasante que personne n'oserait nier. Tels partis peuvent le déplorer ; d'autres peuvent souhaiter d'être délivrés de la technique moderne et donc des conflits modernes. Ou encore, ils peuvent croire qu'un progrès aussi remarquable dans le domaine industriel a besoin, pour être parfait, d'un recul non moins marqué dans l'ordre politique. Quant à nous, nous ne sommes pas dupes de l'esprit perfide qui ne se lasse pas de nous signaler toutes ces contradictions. Nous savons que les forces nouvelles de la société réclament des hommes nouveaux qui les maîtrisent et leur fassent faire de la bonne besogne. Ces hommes nouveaux ce sont les travailleurs. Ils sont, tout comme les machines elles-mêmes, l'invention des Temps Modernes. Aux signes qui déconcertent la bourgeoisie, l'aristocratie et les piètres annonciateurs du déclin, nous reconnaissons notre noble amie, la vieille taupe qui sait travailler si vite sous terre, le digne pionnier : la Révolution.

Les travailleurs anglais sont les premiers-nés de l'industrie moderne. Ils ne seront certainement pas les derniers à venir à l'aide de la révolution sociale produite par cette industrie, une révolution qui signifie l'émancipation de leur propre classe sur toute la terre, émancipation aussi universelle que le règne du capital et de l'esclavage salarié ».

L'homme victime de sa propre « infamie », le travailleur industriel « invention » des Temps Modernes, l'initiative révolutionnaire réservée au prolétariat le plus ancien et le plus évolué... voilà des affirmations qui sont toujours à méditer et à rappeler à ces disciples qui ont la superstition des incarnations personnelles et s'imaginent que l'action révolutionnaire de certains individus portés sur l'avant-scène de l'histoire s'identifie à la révolution elle-même, c'est-à-dire à la révolution prolétarienne telle que l'entend le discours de Marx. Les actions des Lénine, Trotsky, Staline, Mao - noms qui surgissent ou disparaissent suivant les caprices de l'histoire et de ceux qui l'écrivent - ne visaient qu'à produire, au moyen du pouvoir d'Etat (baptisé non sans raison « ouvrier »), d'énormes masses prolétariennes, machines vivantes, taillables et corvéables à merci, dont tout système économique a besoin pour passer d'un stade primitif à un stade supérieur de l'accumulation du capital.

Forts de leur toute-puissance politique, ces maîtres de l'appareil d'Etat ont réussi à faire triompher universellement l'idée que le socialisme, c'est le règne de l'Etat planificateur de l'exploitation et du Parti gardien de la pureté idéologique ; ils ont même réussi à faire accepter comme « socialiste » le retour aux méthodes de l'exploitation féodale et de l'Inquisition médiévale<sup>5</sup>.

Ainsi, nous ressentons moins de stupeur devant l'« affaire » tchécoslovaque - qui s'inscrit dans l'enchaînement normal des gestes politico-militaires de l'impérialisme soviétique - que de dégoût devant la stupidité et l'ignorance manifestées, à cette occasion, par les spécialistes du savoir « socialiste ». Notre position est très simple : si l'on comprend que le « système socialiste » de l'U.R.S.S. est une immense entreprise d'oppression et de mystification, et donc la négation de toutes les valeurs humaines qui constituent l'éthique socialiste (depuis Godwin jusqu'à Marx et au-delà), le coup de force qui vient d'être perpétré s'ajoute à la liste des crimes, déjà ancienne, du pouvoir russe, liste en tête de laquelle figure l'« affaire » de Kronstadt. Une fois que l'on a compris que le socialisme n'existe nulle part dans le monde d'aujourd'hui, tout devient d'une clarté aveuglante et il n'y a plus lieu de s'interroger très longuement sur les mobiles de l'action russe en Tchécoslovaquie, de même qu'il n'y eut rien de surprenant dans l'écrasement de la commune de Budapest en 1956. En revanche, la défaite morale infligée à l'impérialisme soviétique par la résistance passive de toute une population demeurera la grande leçon des événements, quelle que soit leur issue.

De nos jours, un seul problème doit être posé et discuté : celui du socialisme, qui ne relève encore que du domaine de l'utopie, et qui le restera tant qu'il y aura des Etats et des salariats, des polices et des armées, des églises et des idéologies.

## X

Nous sommes partis de l'idée que le sens « objectif » du mouvement de Mai ne sera révélé que par l'issue des futures batailles du travail contre le capital et l'Etat. Cette issue dépendra de l'esprit et de la volonté qui animeront la lutte des travailleurs et des étudiants, désormais solidaires dans une même revendication totale. Futur travailleur salarié, l'étudiant s'est révolté contre sa condition future d'esclave du capital et de l'Etat, et c'est par cette anticipation qu'il a rejoint dans l'immédiat la lutte ouvrière. C'est dans l'étudiant que s'est incarné l'esprit qui a déserté les directions syndicales et politiques, complices du capital et de l'Etat.

Tels sont les symptômes que nous, partisans du socialisme de conseils, décelons dans les événements qui se déroulent aujourd'hui en de nombreux points du globe et qui ont pris une ampleur insoupçonnée. Reste à définir la stratégie de la lutte du nouveau mouvement. C'est aux conseils ouvriers et aux conseils étudiants d'élaborer leurs plans de lutte et les objectifs à atteindre dans chacune des étapes du mouvement général. Ayant entrepris depuis plusieurs années, bien qu'avec des moyens modestes, de propager la pensée du socialisme de conseils, nous fûmes moins surpris de voir surgir pour la première fois en France, sur les murs et dans les tracts, le mot d'ordre de « conseils ouvriers ». Non pas que nous attribuions une importance exagérée à un rayonnement qui ne pouvait être que très limité, mais nous nous considérons nous-mêmes comme les héritiers d'une tradition révolutionnaire qui, pour avoir eu longtemps un caractère quasi ésotérique, s'est maintenue et s'est renforcée à l'ombre du mouvement officiel. Mai 1968 aura aidé à l'éveil, dans l'action, d'une pensée qui devra désormais s'implanter dans la conscience de tous ceux qui militent pour la réalisation de la Nouvelle Utopie.

Juin-septembre 1968.